

Karim Larose

(espace
littéraire)

La langue de papier

Spéculations linguistiques au Québec



Les Presses de l'Université de Montréal
Extrait de la publication

LA LANGUE DE PAPIER

(espace)
littéraire

LA LANGUE DE PAPIER
Spéculations linguistiques au Québec
(1957-1977)



Karim Larose

Les Presses de l'Université de Montréal

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives Canada

Larose, Karim, 1973-

La langue de papier : spéculations linguistiques au Québec, 1957-1977
(Espace littéraire)

Présenté à l'origine comme thèse
(de doctorat de l'auteur – Université de Montréal), 2003.
Comprend des réf. bibliogr. et un index.

ISBN 2-7606-1953-2

1. Français (Langue) – Aspect politique – Québec (Province).
 2. Intellectuels – Québec (Province).
 3. Unilinguisme – Québec (Province).
 4. Bilinguisme – Québec (Province).
 5. Français (Langue) – Québec (Province) – Histoire.
- I. Titre. II. Collection.

FC2925.9.Q4L37 2004 306.44'9714 C2004-941648-0

Dépôt légal : 4^e trimestre 2004
Bibliothèque nationale du Québec
© Les Presses de l'Université de Montréal, 2004

Les Presses de l'Université de Montréal remercient de leur soutien financier le ministère du Patrimoine canadien, le Conseil des Arts du Canada et la Société de développement des entreprises culturelles du Québec (SODEC).

Cet ouvrage a été publié grâce à une subvention de la Fédération canadienne des sciences humaines de concert avec le Programme d'aide à l'édition savante, dont les fonds proviennent du Conseil de recherches en sciences humaines du Canada.

IMPRIMÉ AU CANADA EN OCTOBRE 2004

À Marie Dupuis

Page laissée blanche

Introduction

Laissons-le décrire ce que nous avons tous vu, de sorte que son récit semble faire suite à un récit entendu déjà. Bernard dit qu'il y a partout des histoires.

*

Un vaste souffle lui balaya l'esprit, entraînant des branches mouvantes, des voix d'enfants, des raclements de pieds, et des gens qui passaient, et la circulation qui bourdonnait, s'amplifiait puis retombait.

*

Nous accueillons, semblait dire le monde.

VIRGINIA WOOLF

Réceptions

Dans ces quelques mots de Virginia Woolf, il y a l'écho d'une certaine expérience de la littérature, du langage et surtout une idée de l'écriture, toujours risquée, je dirais même toujours mortelle, terriblement imprécise et usante, à contretemps du réel. Écrire l'histoire, écrire des histoires, n'est qu'une façon de donner du champ — de l'espace, de l'air — au contretemps des choses : accueillir et en recevoir les échos plutôt que rendre compte des discours officiels. Tout historien est une Mrs Dalloway qui s'ignore, lancée dans la préparation épuisante, invraisemblable et parfois saugrenue d'une réception « mondaine » sans cesse à venir, imparfaite et foncièrement, radicalement insatisfaisante. Il faudra qu'elle achète des fleurs, il faudra qu'il rassemble des faits et leurs sens. Sa mondanité le perd et le sauve.

De fortes ruptures nous laissent impassibles et d'infimes différences de décors, de timbres et de langages nous transforment insensiblement, mais en profondeur. Pour cette raison, l'interprétation et son inscription dans l'histoire m'ont toujours semblé devoir être un geste des plus modestes. Pour autant, sa fragilité avouée n'en fait pas une « pensée faible » qui, trop souvent, se distingue mal d'un relativisme courant éludant tout débat et perpétuant un monologue serein. Il s'agit plutôt d'insister sur la difficulté d'en arriver à des conclusions absolues. Cela ne signifie pas seulement qu'il faut garder en tête — à tout moment, et non de façon circonstancielle — qu'un récit se fonde sur des mises en fiction extrêmement complexes et toujours discutables, mais aussi qu'il faut prendre le risque d'écrire une octave au-dessous, d'un ton moins haut. Interpréter, c'est avant tout provoquer des rencontres, imaginer des trajectoires probables et improbables, où l'errance et l'échec mêmes ont valeur heuristique et nous apprennent quelque chose des objets que nous avons faits nôtres.

Il semble important de revisiter l'histoire de la langue au Québec dans cette perspective, même si nous pouvons alors avoir — tant les études abondent — le sentiment d'avancer sur un terrain connu et très bien balisé, voire au cœur du lieu commun par excellence de l'espace public québécois. Mais on juge d'une histoire en observant aussi bien ce qu'elle divulgue que ce qu'elle tait. En pareille matière, c'est le tracé de la frontière entre ces deux zones qui importe. Ainsi que le montre Jacques Rancière, le partage du « sensible » — c'est-à-dire des manières de penser, de voir, de dire et de produire une communauté de monde — se définit comme « un système d'évidences sensibles qui donne à voir en même temps l'existence d'un commun et les découpages qui y définissent les places et les parts respectives¹ ». Autrement dit, la ligne de partage établit ce qui se situe à l'intérieur et ce qui est voué à demeurer à l'extérieur ainsi que le sort et la part précise de tout ce qui appartient à l'espace commun.

Il pourra sembler hasardeux de passer par l'idée de partage du sensible pour réfléchir au mode de configuration théorique de la question linguistique québécoise. Rancière ne s'arrête pas en effet à expliciter le champ d'application du « sensible » : en quoi celui-ci pourrait-il, par exemple, circonscrire un partage d'ordre *conceptuel*, comme on en trouve dans les approches de la langue au Québec ? En fait, le passage du sensible au conceptuel n'est possible que parce que le philosophe accorde un statut tout à fait particulier à la pensée elle-même, en acte au cœur de la littérature

1. Jacques Rancière, *Le partage du sensible*, Paris, La fabrique, 2000, p. 12.

comme dans tout geste esthétique. Dans un désir de fidélité radicale aux singularités des événements du monde, Rancière refuse de céder à la tentation de mettre la métaphysique au sommet de l'édifice de l'esprit. Des manifestations de la pensée, on en retrouvera donc, sous des formes différentes, diffuses ou concentrées, médiates ou immédiates, hiéroglyphiques ou pétrifiées, dans tous les actes sensibles imaginables dans le monde humain, de l'art à la philosophie en passant par la politique ou les luttes sociales.

Un regard même rapide sur la question linguistique québécoise laisse aisément voir que le discours social, de même, propose à la lecture des « fictions », des « lignes de fracture », des « cartes » du visible, du pensable et du sensible extrêmement précises et détaillées². Au fil du temps, des frontières souvent rigides ont été ainsi édifiées au cœur des représentations de la langue, tant dans l'espace public d'ailleurs qu'en aval, dans le monde de la recherche lui-même. Il est donc nécessaire de questionner le mode de mise en forme de nos objets d'étude ainsi que les perspectives théoriques qui le sous-tendent, car à force de se reposer sur des repères devenus familiers, la pensée sur la langue en est venue à longer et à consolider inlassablement un territoire toujours même. Il existe, par exemple, dans la littérature critique un intérêt qui semble inépuisable pour certains textes et auteurs, au détriment des autres et d'une vision plus juste de l'ensemble de la réflexion sur la langue au Québec. Sans nier l'intérêt et la pertinence d'approches qui, par le passé, ont produit d'excellents résultats, il s'agit donc, en tenant compte de l'évolution de la recherche, de dépayser des frontières trop bien tracées en faisant justement ressortir tout ce qu'elles présupposent dans l'ordre du spéculatif. Introduire des lignes de désincorporation dans le corps de la théorie en aménageant autrement les concepts et objets à l'étude, telle est à mon sens la tâche la plus urgente des travaux sur la question linguistique.

Le paradigme expressiviste

De nombreux chercheurs ont observé l'existence d'une tradition proprement québécoise de réflexion sur la langue à laquelle appartiennent aussi bien Henri Bourassa et Régine Robin que Gaston Miron, Jacques Brault et Gérard Godin. Or, malgré la qualité des débats linguistiques tenus depuis plus d'un siècle, force est de constater que, s'il existe plusieurs travaux de

2. *Ibid.*, p. 62-63.

synthèse importants sur la question linguistique, on n'en retrouve aucun qui soit consacré à l'évolution globale des *idées* sur la langue au Québec. Tant que cette lacune ne sera pas comblée, on ne voit guère comment pourrait apparaître, selon le vœu de Marie-Andrée Beaudet, une « véritable histoire de la langue française au Québec³ », dont l'absence est toujours d'actualité.

La visée de cet ouvrage sera évidemment bien plus modeste. Tenant compte de ce silence, j'essaierai, dans une perspective à la fois synthétique et analytique, de proposer une lecture partielle de l'histoire de la spéculation linguistique au Québec. En m'appuyant sur un corpus représentatif, mon objectif sera d'étudier les idées et les positions sur la langue défendues par les porte-parole du milieu intellectuel québécois qui ont signé des textes décisifs sur la question au cours de la période 1957-1977. Hétérogènes, les figures importantes des débats sur la langue ne sont pas seulement des écrivains, comme la critique le laisse parfois croire, mais aussi des leaders d'opinion, des journalistes, des linguistes, des politiciens ou encore des historiens. Leur réflexion repose, nous le verrons, sur un large éventail de définitions et d'obsessions récurrentes, d'utopies, de stratégies et de parcours argumentatifs privilégiés, d'influences, d'emprunts et de filiations spécifiques. Des problématiques importantes traversent l'ensemble de leurs interventions, notamment la dialectique bilinguisme-unilinguisme, qui constitue le fil d'Ariane de ce livre. L'analyse tâchera d'en montrer la genèse, d'en suivre l'évolution et de mieux comprendre la façon dont elle a été approfondie avec les années ainsi que la manière dont elle a été modifiée au gré des interventions et des événements. Les textes étudiés ont été choisis précisément en fonction de leur importance relative dans la diffusion des principales idées sur la langue et dans la formulation des arguments de base de la réflexion des intellectuels québécois sur le sujet.

La dimension proprement *spéculative* de la question linguistique, parce qu'elle demeure trop peu étudiée, constitue sans nul doute le cœur de ce travail. Cela dit, le discours sur la langue ne s'incarne pas seulement dans des idées. Il ne faudra donc pas non plus sous-estimer l'importance bien connue de l'imaginaire dans l'évolution des débats, imaginaire qui n'est

3. Marie-Andrée Beaudet, « Quelle langue pour quelle histoire ? », *Les Cahiers d'histoire du Québec au xx^e siècle*, n° 5, printemps 1996, p. 43. Consulter au sujet des mêmes doléances, exprimées plus récemment, l'excellent article de Claude Poirier, « De la défense à la codification du français québécois : plaidoyer pour une action concertée », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 26, n° 2, 1998, p. 131 et 141.

d'ailleurs pas synonyme d'irrationalité. Des micro-récits existentiels, chez Gérard Godin aussi bien que chez Gaston Miron, viennent ainsi parfois nourrir, à la façon d'épiphanies exemplaires⁴, les conceptions de la langue qui sont proposées. On s'apercevra, par exemple, qu'une anamnèse récurrente chez Ferron est au fondement de la prise de conscience linguistique des écrivains québécois dans les années 1960. Dans le même sens, l'étude minutieuse du corpus passe par l'interprétation de métaphores significatives jouissant parfois d'un statut de quasi-concept et qui sont autant de chemins de traverse à l'intérieur des argumentaires linguistiques. Il faudra notamment cerner le sens que pouvaient avoir des images aussi structurantes dans les débats des années 1950 que celle du français langue « morte » ou, dans les années 1970, celle du français langue « étrangère ».

Afin de pouvoir rendre compte de changements de cap souvent discrets, cet ouvrage comprendra aussi l'examen d'un certain nombre de notions qui ont joué un rôle essentiel dans l'évolution de la réflexion sur la langue, notamment celles de culture, de société et de nation, et dont je tâcherai de faire ressortir tant la progression d'ensemble que les glissements de sens au fil du temps. À chaque mutation du champ discursif de l'identitaire, la langue est en effet investie de nouvelles valeurs et se voit intégrée à un nouvel imaginaire social, au sein duquel sont réinventés son rôle et sa signification. Ainsi, la question linguistique subit les contrecoups de la problématisation de la notion de culture, de l'apparition de la « question » sociale, puis de la redéfinition du nationalisme au cours des années 1950 et de la mise de l'avant de la « québécoisité » dans les années 1970.

Contrairement à une approche parfois adoptée, ce travail n'envisagera pas les idées comme des unités discrètes qui seraient soustraites de la réalité historique. En cherchant à mettre la spéculation sur la langue à l'avant-plan, je m'en voudrais de tomber dans le piège inverse d'une sacralisation de la pensée qui aurait pour effet de couper radicalement l'évolution de la réflexion du milieu où elle prend naissance. Ce qui semble à première vue une idée apparaissant par génération spontanée est souvent le produit d'un processus de recyclage et de détournement d'une idée ancienne, voire une dérive analogique à partir d'un cadre plus large dont il s'agit d'évaluer et de comprendre la prégnance. Ainsi, le concept de bilinguisme, dans les années 1960, n'est que la stricte transposition sur le plan linguistique de la logique du biculturalisme et de la « théorie des

4. J'entends le mot *épiphanie* au sens étymologique : la manifestation soudaine d'une réalité voilée.

deux peuples fondateurs ». Sans lui donner plus d'importance qu'elle n'en possède, je tâcherai donc de prendre la juste mesure de cette annexion fréquente du linguistique par la sphère politique.

Sur un dernier plan, enfin, je m'intéresserai à la configuration de l'espace public en faisant ressortir, entre autres, les relations d'opposition ou de complicité entre les intellectuels ayant abordé la question linguistique. D'où parlent-ils ? Comment se partagent-ils les idées, de quelle façon en jouent-ils et les travaillent-ils ? Quelles alliances naturelles ou contre-nature les réunissent, tissant entre littérature, linguistique et politique, surtout, des liens plus ou moins visibles ? À quelles motivations leurs interventions répondent-elles ? À travers quels réseaux — idéologiques ou médiatiques — intellectuels et écrivains prennent-ils la parole et en fonction de quelles appartenances ou de quelles solidarités générationnelles ? Il y a ainsi, dans l'espace social, tout un enchevêtrement d'argumentaires sur la langue dont il faut interroger le sens et les contresens en les recadrant dans leur espace propre.

Pour pouvoir répondre précisément à ces questions, il est utile d'établir un certain nombre de distinctions sur la conception de la langue et du langage qui s'impose progressivement en Occident depuis le XIX^e siècle, elle-même en relation étroite avec l'évolution globale des idées, des valeurs et des mentalités. Dans *Les sources du moi*, Charles Taylor considère que le monde contemporain est dominé par un expressivisme diffus, qui s'est déployé et a laissé des traces dans toutes les sphères de la société et de l'existence humaine. Celui-ci définit notamment la conception du Sujet la plus répandue à l'époque moderne, où l'expression de chaque être humain est considérée comme un processus créateur qui introduit dans le monde quelque chose d'encore inouï et de proprement singulier. Ainsi, « l'expressivisme fournit la base d'une individualité nouvelle et plus pleine⁵ » et n'est pas sans avoir de fortes répercussions sur la pensée contemporaine sur la langue. Taylor aborde cette question dans un important essai intitulé « Le langage et la nature humaine », publié dans *La liberté des modernes*⁶.

5. Voir Charles Taylor, *Les sources du moi. La formation de l'identité moderne*, trad. par Charlotte Melançon, Montréal, Boréal, 1998, p. 470. Désormais désigné par le sigle *SM*.

6. Charles Taylor, « Le langage et la nature humaine », *La liberté des modernes*, trad. par Philippe de Lara, Paris, PUF, 1997, p. 21-66. Désormais désigné par le sigle *LN*. Dans la traduction française, le mot anglais *language* (qui comprend ce qu'en français on distingue par langue et langage) est souvent traduit par *langage*, mais dans les faits renvoie le plus souvent à la *langue* proprement dite.

Les signes du langage comportent, rappelle Taylor, plusieurs dimensions complémentaires, mais à ses yeux, la dimension expressiviste détient sans l'ombre d'un doute la première place dans la modernité. Elle renvoie à la capacité qu'a le langage d'*exprimer* la pensée ou la perception de celui qui y a recours; l'accent est ainsi mis sur le rapport entre le discours et le sujet qui le produit (*LN*, p. 25-26). Il ne s'agit donc pas de « re-présenter » le réel par l'intermédiaire d'une langue considérée comme un pur outil, une langue-objet. Loin de tout instrumentalisme, l'expression ne peut, à l'inverse, que « présenter » l'intériorité du sujet dans la mesure où la signification de sa parole ne peut être connue et manifestée qu'au moment de l'énonciation: « ce qu'une expression manifeste ne peut être manifesté que par une expression » (*LN*, p. 27). Autrement dit, l'expressivisme conçoit la langue non pas comme une façon de désigner le monde extérieur, mais comme un prolongement du sujet: ce qui est mis de l'avant est une langue-sujet.

Que le paradigme expressiviste prévale aujourd'hui constitue un fait non négligeable, comportant un enjeu de taille. Chaque vision du langage est en effet solidaire d'une certaine idée de la subjectivité et de l'appréhension du réel. Ainsi, l'expressivisme se situe quant à lui aux antipodes des conceptions mécanistes de la langue, typiques d'une philosophie rationaliste ou atomiste promouvant un « démontage » patient, calculé, éclairé et systématique de l'univers. Suivant l'optique expressiviste, le mystère traverse toute parole, laquelle porte en elle de nombreuses zones d'ombre, d'abord et avant tout parce que la parole est inséparable du sujet et que le sujet lui-même se définit par la manifestation d'une intériorité secrète, foisonnante, indomptable et infinie.

Deux notions en particulier illustrent bien la spécificité de l'optique expressiviste: la création et la communication. Ainsi, pour Taylor, l'expression langagière modifie la réalité dans la mesure où elle manifeste quelque chose qui, jusqu'alors, n'existait pas dans le monde commun. S'exprimer, ce n'est pas seulement transposer une pensée ou une émotion, car en la mettant au jour, en l'exposant, en la manifestant, on la modifie par le fait même. En s'exprimant, le sujet a l'occasion de prendre conscience de lui-même et se transforme profondément (*LN*, p. 46). L'expression recèle donc un puissant pouvoir de changement et de *création* de soi. Par ailleurs, un acte de langage ne se fait non plus jamais seul; c'est là qu'intervient l'autre facette de l'expressivisme, qui met l'accent sur la *communication*. Le langage se développe en effet par le dialogue, au fil des

conversations avec autrui et avec soi-même⁷. D'où, pour Taylor, cette conclusion essentielle : « le langage que je parle, [...] c'est toujours *notre* langage. » Mon expression est solidaire et indissociable de l'expression de tous, ne serait-ce que parce que l'initiation au langage se fait par l'intermédiaire d'une « communauté linguistique préexistante » (*LN*, p. 52). Il existe en somme, pourrait-on dire, un expressivisme de création⁸ et un expressivisme de communication qui représentent les deux voies d'accès possibles à une vision du langage centrée sur le sujet (individuel dans un cas et collectif dans l'autre).

Cette conception expressiviste sous-tend l'essentiel de notre culture moderne marquée par une « fascination pour le langage » et une quête de sens (*LN*, p. 49). J'essaierai de montrer que le Québec n'échappe pas à cette tendance générale, malgré de nombreuses hésitations quant aux orientations à donner à la spéculation, à la politique et à la planification linguistiques. Mais si mon propos dans ce livre est entre autres de documenter, de décrire et d'analyser le changement de paradigme linguistique advenu à la fin des années 1950 au Québec, je tiens à préciser que la révolution de la *subjectivité* qui le fonde ne se produit pas, quant à elle, au même moment. Son antériorité ne fait pas de doute, comme l'a bien montré Pierre Nepveu dans *Intérieurs du Nouveau Monde*, en retraçant plusieurs des jalons importants grâce auxquels le sujet littéraire a trouvé « lieu » en terre d'Amérique, notamment à travers la réflexion de la génération de *La Relève*⁹. De ce point de vue, le Québec se rattache bien, comme le note avec justesse Gilles Gagné, aux collectivités « dont toute l'histoire appartient à la dynamique de la modernité¹⁰ ».

7. « Je ne puis penser la première pensée humaine, poser le premier jugement sensé sans dialoguer en mon âme, ou sans tendre à dialoguer » (Johann Gottfried Herder, *Traité sur l'origine de la langue*, introduction, traduction et notes de Pierre Pénisson, Paris, Aubier-Montaigne, 1977, p. 88).

8. « Quelque chose de fondamental change à la fin du XVIII^e siècle. Le sujet moderne ne se définit plus simplement par le pouvoir de maîtrise rationnelle désengagée, mais aussi par ce nouveau pouvoir d'autoformulation expressive — pouvoir qui a été attribué à l'imagination créatrice depuis l'époque romantique » (*SM*, p. 489).

9. Voir « Paysages du sujet », *Intérieurs du Nouveau Monde*, Montréal, Boréal, 1998, p. 159. Pour prendre un exemple plus récent, on pourrait aussi invoquer la poétique explorée de Claude Gauvreau, dans laquelle l'œuvre d'art doit être portée par « l'extrême fine pointe de la tension subjective » (Claude Gauvreau et Jean-Claude Dussault, *Correspondance 1949-1950*, présentation de J.-C. Dussault et notes d'André-G. Bourassa, Montréal, L'Hexagone, 1993, p. 150).

10. Gilles Gagné, « Tradition et modernité au Québec : d'un quiproquo à l'autre », dans Mikhaël Elbaz, Andrée Fortin et Guy Laforest (dir.), *Les frontières de l'identité*, Sainte-Foy/Paris, PUL/L'Harmattan, 1996, p. 68.

À partir du XIX^e siècle, au Québec comme ailleurs, « la langue offre la base évidente d'une théorie du nationalisme fondée sur la notion expressiviste que chaque peuple possède un caractère particulier » (SM, p. 120). Ce rapport général à la langue évolue cependant avec le temps. D'une stratégie strictement politique de défense des droits linguistiques au Canada français¹¹, on passera à l'élaboration des premières véritables spéculations sur la langue, chez des écrivains comme Arthur Buies et Octave Crémazie, notamment. De sensibilité romantique, ils donnent, dans le dernier tiers du XIX^e siècle, le coup d'envoi d'une réflexion plus large et plus personnelle, souvent accompagnée et enrichie de considérations littéraires. Les travaux de Marie-Andrée Beaudet comme ceux de Lise Gauvin nous en brossent un tableau complet¹². Ils montrent à quel point, à l'orée des années 1950, la question de la langue, loin d'apparaître par génération spontanée, occupe les esprits depuis de très nombreuses décennies.

À l'occasion de crises graves, comme l'adoption du Règlement XVII en Ontario, qui limitait de façon radicale l'enseignement du français dans les écoles publiques, tous les intellectuels importants du Canada français abordent ce sujet de plus en plus épineux, d'Olivar Asselin à Claude-Henri Grignon en passant par Édouard Montpetit, Jules Fournier et Paul Bouchard. Trois grandes pensées sur la langue, par leur ampleur, se dégagent du lot : celles de Camille Roy, d'Henri Bourassa et de Lionel Groulx, qui prennent régulièrement position dans la première moitié du XX^e siècle sur le rapport entre langue et esprit, langue et foi, langue et culture ou sur le problème de l'autonomie et de la spécificité du français canadien.

Klaus Bochman, dans un article récent, dépeint très bien, en quelques traits, le point de vue traditionnel sur la langue, en rappelant du reste qu'au début des années 1960, il n'a pas tout à fait disparu, même s'il est déjà largement discrédité. Il en retient trois éléments principaux : 1) l'impression d'une dégradation dans l'usage de la langue française et l'obsession, presque désespérée, d'une restauration linguistique ; 2) l'insistance sur les solutions correctives et pédagogiques (qui dépendent toujours d'une

11. Voir Denis Monière, « Le français et l'émergence du sentiment nationaliste », dans Michel Plourde (dir.), avec la collaboration de Hélène Duval et de Pierre Georgeault, *Le français au Québec. 400 ans d'histoire et de vie*, Québec, Conseil de la langue française, 2000, p. 104-110.

12. Voir Marie-Andrée Beaudet, *Langue et littérature au Québec (1895-1914)*, Montréal, L'Hexagone, 1991 ; Lise Gauvin, *Langagement. L'écrivain et la langue au Québec*, Montréal, Boréal, 2000.

décision individuelle de chaque locuteur¹³, même si les rappels à l'ordre s'adressent à la collectivité); 3) l'exclusion systématique du politique (allant jusqu'au scepticisme face à la « démocratie électorale¹⁴»). À ces trois éléments, on pourra ajouter un certain nombre de distinctions complémentaires. L'approche de Bourassa, de Roy et, jusqu'à un certain point, de Groulx pourrait en outre être qualifiée d'idéaliste, dans la mesure où elle met l'accent sur la dimension esthétique de la langue, en insistant sur sa beauté, son génie, son harmonie, sa douceur et, dans un autre ordre d'idées, sa saveur. Il s'agit d'une approche sectorielle et conservatrice, au sens le plus large du terme, c'est-à-dire que la langue, en dépit de la vénération dont on l'entoure, est appréhendée en réalité comme un objet considéré dans toute son extériorité. Qu'elle soit décrite comme un trésor ou comme un monument aux ancêtres, la langue n'a guère de rapport avec l'existence profonde et intime de chaque sujet individuel, du moins au sens expressiviste du terme.

Il faut aussi préciser, en reprenant une opposition conceptuelle classique, qu'avant la fin des années 1950, intellectuels et politiciens s'inquiètent du corpus et non du statut de la langue¹⁵. Autrement dit, ils pensent la langue non dans une perspective dynamique, historique et politique, mais comme un objet figé, un corps de mots et de termes : la perspective, en ce sens, est clairement réifiante. Par la suite, sans délaisser jamais complètement la question du corpus, qui réapparaît périodiquement à l'avant-scène, on s'intéressera davantage à savoir quel statut devrait avoir le français au Québec, décision d'ordre politique qui présuppose une révolution dans l'approche de la langue. Cette perspective nouvelle implique notamment que le corpus devienne secondaire, dans la mesure où c'est largement le statut d'une langue qui conditionne la qualité et la

13. En 1964, la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal invite encore les francophones à ne parler que leur langue maternelle dans la métropole, dans un sursaut de volonté et de fierté, pour transformer à l'avantage du français le rapport de force entre les langues (Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal, « Congrès » [mars 1964], dans François-Albert Angers, *Les droits du français au Québec*, Montréal, Éditions du Jour, 1971, p. 164).

14. Klaus Bochman, « La Société du Bon Parler français dans la Révolution tranquille. Discours de l'opposition et de l'adaptation aux changements glottopolitiques », dans Ingo Kolboom, Maria Lieber et Edward Reichel (dir.), *Le Québec : sociétés et cultures. Les enjeux identitaires d'une francophonie lointaine*, Dresden, Dresden University Press, 1998, p. 207.

15. L'aménagement du corpus pose la question de la qualité, de la normalisation et de l'instrumentation de la langue elle-même, tandis que l'aménagement de son statut implique la mise en œuvre d'une politique linguistique qui explicite son statut officiel à l'intérieur des institutions d'une collectivité donnée (voir Pierre Martel et Hélène Cajolet-Laganière, *Le français québécois. Usages, standard et aménagement*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1996, p. 15-16).

richesse des usages. Le statut prime, ce qui autorise qu'on laisse désormais le corpus dans l'ombre¹⁶. Ainsi, si la « surconscience linguistique¹⁷ » du monde intellectuel et littéraire s'amplifie durant l'entre-deux-guerres, il n'en reste pas moins qu'une coupure profonde dans le discours sur la langue apparaît dans les années 1950 alors que sont mises au jour les promesses cachées ainsi que certaines des contradictions souterraines de l'expressivisme.

Ces contradictions souterraines tiennent au choc frontal entre un expressivisme de plus en plus puissant et les survivances d'une conception instrumentale et atomiste de la langue, héritée du XIX^e siècle. De la Société du Bon Parler français (1902) à l'Office de la langue française (1961), il y a sur ce point une continuité remarquable. On voudrait pouvoir maîtriser la langue, en corriger le cours, à tout le moins sur le plan lexical ; on consent des efforts remarquables pour l'outiller davantage, c'est-à-dire pour enrichir et perfectionner le vocabulaire de manière à offrir à chaque locuteur un registre de langue varié et précis. Ce souci toujours présent met en lumière l'un des paradoxes de la réflexion sur la langue au Québec : alors même que la perspective expressiviste s'impose progressivement, l'obsession de la correction langagière et de l'aménagement du lexique demeure très présente sur la scène idéologique. Cette tension constitutive s'explique d'abord et avant tout par la crainte d'une dégradation généralisée de la langue et particulièrement par la hantise des anglicismes dans une société dépendante de l'économie nord-américaine, dont la *lingua franca* est l'anglais. Peut-il en être autrement ? Cette tension évolue-t-elle au fil des ans ? Comment modèle-t-elle et influence-t-elle les débats sur la langue ? J'essaierai d'exposer dans ce livre les différentes variables de ce problème.

Cela exigera évidemment une application souple du concept d'expressivisme de façon à en permettre un usage approprié à la situation linguistique québécoise. Une nuance s'impose tout particulièrement. Il est frappant de voir que l'idée de communication et celle de communauté de langue ont perdu avec le temps la valeur positive qu'elles avaient au départ¹⁸, notamment parce que l'État, agent historique de leur avènement,

16. Pour des analyses complémentaires sur la différence, dans les débats sur la langue, entre la Révolution tranquille et la période qui l'a précédée, voir Michel Plourde, « La politique et la législation linguistique du Québec » [1982], *La langue française au Québec. Conférences et allocutions (1980-1985)*, Montréal, Éditeur officiel du Québec, 1985, p. 118-119.

17. Lise Gauvin, *Langagemen.*, *op. cit.*, p. 50.

18. Ce phénomène est évident dans la pensée allemande, par exemple, dont les travaux d'Anne-Marie Thiesse et de Charles Taylor, notamment, ont bien montré le rôle éminent dans l'évolution de la philosophie du langage en Europe. De même, Pierre Caussat rappelle

a lui-même perdu une part de sa légitimité au cours du xx^e siècle. Dans la modernité avancée, au Québec en particulier et de façon explicite dans mon corpus, la communication n'est pas, ou n'est plus, l'alliée de la création dans le contexte d'une conception expressiviste de la langue. Au contraire, la communication est très souvent associée à certaines caractéristiques parfois jugées négativement, comme l'idéal de maîtrise abstraite et la dimension instrumentaliste. Par le fait même, la gratuité propre à l'expressivisme semble refluer tout entière dans la création, jusqu'à faire en sorte qu'un « expressivisme de création » devienne, pour ainsi dire, une formule pléonastique.

Corpus, réseaux et périodisation

Constitué de deux volets complémentaires, mon corpus comprend, d'une part, des essais littéraires et politiques publiés sous forme de recueil et, d'autre part, un ensemble d'articles représentatifs publiés dans le cadre de débats marquants menés dans les journaux et les revues. Chacun de ces volets me semble indispensable. Si l'essai nourrit le débat social en introduisant de nouvelles références idéologiques, le périodique impose en retour les impératifs de l'actualité et par le fait même influence la réflexion essayistique. Il apparaît donc essentiel de porter une attention particulière aux points de passage discursifs dans l'espace public, notamment entre les domaines de l'histoire, de la littérature et de la politique. Dans le cas de Jacques Ferron, par exemple, le soin apporté à la collecte et à la lecture des « feuilles volantes » que la postérité n'a pas recueillies a été particulièrement révélateur.

Au Québec, en raison de l'exiguïté du champ intellectuel, les structures médiatiques souples, comme certains journaux ou revues, ont traditionnellement constitué des lieux privilégiés pour l'expression de vues originales en prise directe sur l'histoire et l'actualité de la collectivité. Par le fait même, l'intellectuel et l'écrivain occupent une place importante dans la diffusion d'idées, dans la mesure où la distribution et la spécialisation des fonctions de parole ne sont pas établies de façon aussi tranchée

l'importance qu'avait, pour Leibniz, la densité du réseau d'hommes et de femmes parlant la langue allemande, condition *sine qua non* d'une féconde « communication du savoir » s'appuyant sur une véritable communauté de langue (Pierre Caussat, dans Marc Crépon et al., *La langue, source de la nation. Messianismes séculiers en Europe centrale et orientale [du xviii^e au xx^e siècle]*, Paris, Mardaga, 1996, p. 46). Voir aussi, sur un certain désenchantement, Alain Touraine, *Critique de la modernité*, Paris, Fayard, 1992, p. 10-12.

qu'ailleurs. La multiplicité des tribunes médiatiques où interviennent les mêmes interlocuteurs a pour effet d'accélérer considérablement la vitesse de circulation des interventions publiques. L'équipe de *Parti pris*, par exemple, s'est très rapidement constituée sous l'impulsion d'articles publiés par André Major, d'abord dans *Cité libre* en 1962, où ce dernier expose son idée de lancer une revue, puis en 1963, dans le numéro spécial que *Liberté* consacre à la « jeune littérature », où Major fait paraître un texte sur la jeune génération.

Cette réalité explique que l'on retrouve côte à côte, dans ce livre, des publications modestes comme *La Revue annuelle de la Société du Bon Parler français* et des journaux à grand tirage comme *La Presse*. Il ne s'agit pas de laisser croire que ces périodiques ont tous deux la même portée et le même impact, mais de relever que l'exiguïté du champ culturel fait en sorte que les intellectuels investissent l'entièreté de l'espace médiatique, sans discrimination. Même peu connue, la Société du Bon Parler français réussit ainsi à s'adjoindre des collaborateurs influents : on y verra, par exemple, Roger Duhamel, Félix-Antoine Savard et M^{gr} Alphonse-Marie Parent côtoyer un vieux routier de la linguistique comme Pierre Daviault. Qu'un article publié dans la *Revue annuelle* soit peu lu n'empêche en rien son auteur d'en diffuser les idées sur les autres tribunes existantes, où il suscitera des réactions plus immédiates. En outre, la soif de lecture fait en sorte que les petites revues adoptent une stratégie de phagocytose. Ainsi en est-il de *Laurentie*, organe de l'Alliance laurentienne, qui republie tel texte de Lionel Groulx d'abord paru dans *Le Devoir* ou qui décide de transcrire une conférence télévisée et de la reproduire sous forme d'article. La revue possède alors une influence accrue dans la mesure où elle devient un creuset de textes soigneusement choisis, une sorte de recueil thématique composé en fonction des intérêts de l'équipe de rédaction.

Il me faut dire un mot, également, au sujet du choix des intellectuels étudiés. Ont été considérés comme représentatifs de la période 1957-1977 tous ceux dont les noms reviennent sans cesse dans les textes sur la langue (à titre d'autorité ou de repoussoir) et dont les propos servent de pivot argumentatif. C'est ainsi que, sans m'y attendre, j'ai été mené à Raymond Barbeau, Michel Brunet, Jacques Ferron, sans compter Jean-Marc Léger, dont on ne mesure pas bien l'importance dans l'histoire de la réflexion sur la langue, même si son engagement en faveur de la francophonie et du français est notoire. Tous les intellectuels auxquels ce livre est consacré constituent les maillons essentiels de cercles fort hétérogènes qui réfléchissent activement à la question linguistique. J'ai du reste essayé, en me

CHAPITRE 3

Au cœur de la pouillère linguistique : la querelle du joul	199
Le Front du Québec français et le spectre de Wolfe	204
Lévesque et la tapisserie de Pénélope	208
Henri Bélanger, éloge de la langue parlée	216
L'usage, envers et contre tout	220
Libéralisme et nationalisation de la langue	222
Autour de la sociolinguistique québécoise	225
Michel Tremblay, caution littéraire et tête de Turc	237
Jean Marcel, le réalisme comme politique	245
Louis Landry, de l'assimilation à l'adaptation	260
Idéologie et culture du joul	270
Victor-Lévy Beaulieu, une langue à notre imag'rie	277
Hubert Aquin, faire éclater la langue de l'intérieur	284
Deffences et quebecquoyseries de Michèle Lalonde	288
Québécoisité et expressivisme	294
Linguistique marxiste et féminisme	299

CHAPITRE 4

Gaston Miron et Jacques Brault : langue natale et horizon de parole	313
Gaston Miron, le noir analphabète de la langue	313
Sous le maternel, le natal	326
Altérité, capillarité	337
Le québécois et le « traduitu »	343
Jacques Brault, la médiation dans la langue	351
Traduire l'expressivisme	368
Errance et déterritorialisation	377

Conclusion	391
-------------------	------------

Remerciements	405
----------------------	------------

Bibliographie	407
----------------------	------------

Note sur le texte	407
Mode de dépouillement	407
1. Corpus	409
2. Études	427

Index	447
--------------	------------



MÉMBRE DE SCABRINI MEDIA

**Québec, Canada
2004**

Extrait de la publication